

LES AMIS DE LA POLOGNE

REVUE MENSUELLE. — RÉDACTEUR EN CHEF : Rosa BAILLY

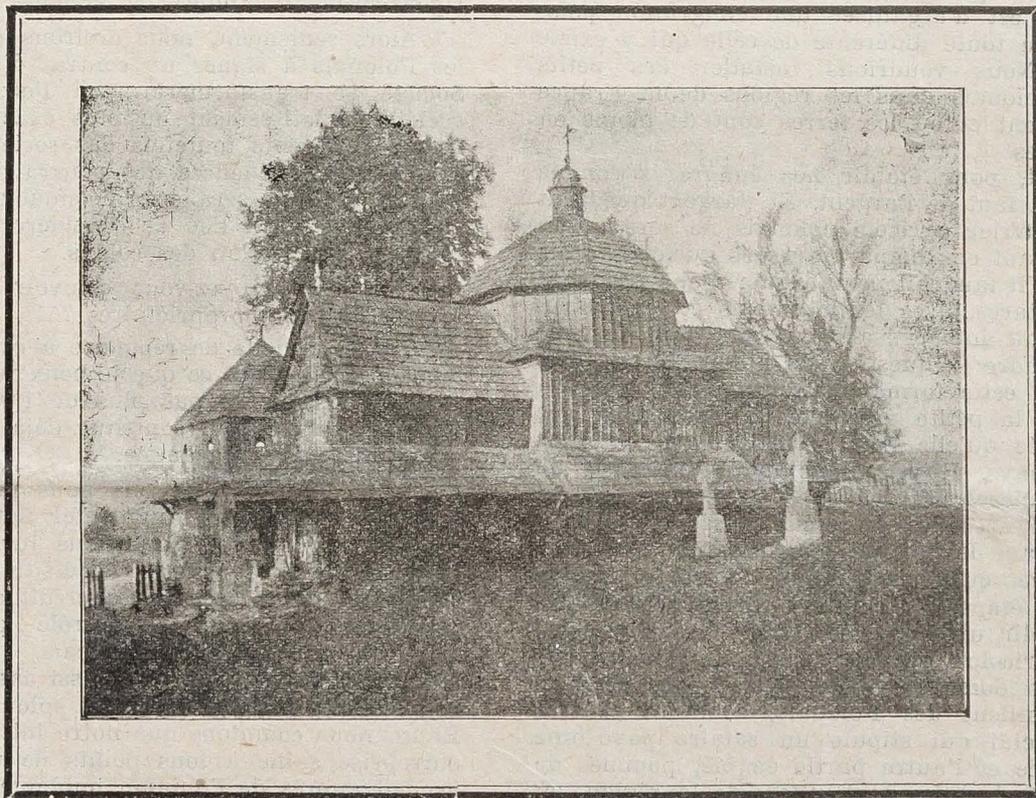
ABONNEMENTS :
France & Colonies :
CINQ francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée, PARIS (v^e)
Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : Gobelins : 62-10

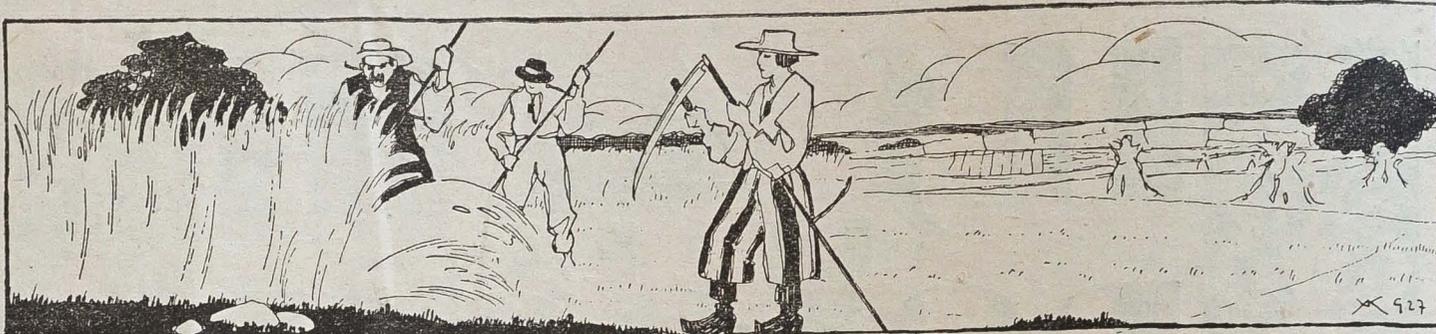
ABONNEMENTS :
« « Etranger » «
SEPT francs par an

SOMMAIRE

L'Agricolen. — Le Printemps : Etienne Zeromski. — Ce qu'est la Pologne ? : J. Streicher. — La Mère (suite et fin) : J. Ejsmond.
Jean-Marie Descorches : Julien Grossbart. — Trois Médecins pour un Malade : Fredro. — L'Action des Amis de la Pologne. — Pour nos éditions.



Dans les Provinces Orientales :
UNE CERKIEW (ÉGLISE RUTHÈNE)



Les Travailleurs Polonais en France

L'AGRICOLON

Le Bulletin de l'émigration polonaise en France publie un entretien avec M. Targowski, vice-président de la Société d'Expansion Agricole et Coloniale « Agricolon ».

« Le but net et précis de « l'Agricolon », nous dit M. Targowski, est d'organiser une émigration polonaise en France toute différente de celle qui y existe actuellement. Nous voudrions installer des petits propriétaires polonais dans les régions de la France qui se dépeuplent et où les terres sont de moins en moins travaillées

« Evidemment, pour établir nos émigrants comme propriétaires, il faut de l'argent. Et l'argent que peut apporter un ouvrier agricole polonais ne sera qu'un apport insignifiant en comparaison des quelques cents mille francs qu'il faudrait pour acquérir une propriété de 14 à 20 hectares, avec les bâtiments et les instruments de travail indispensables. Avant tout il nous faut donc résoudre la question du crédit. En France, il faut le dire, cette forme d'encouragement pour la constitution de la petite propriété agricole, n'est pas aussi développée qu'elle l'est en Allemagne ou dans notre propre pays. Il y a donc toute une série de questions financières et juridiques à résoudre, avant que les formes actuelles du crédit agricole puissent être utilisées dans le but qui nous intéresse.

« Cette grave question résolue, il nous faudra procéder par étapes. Le futur petit propriétaire devrait accomplir un stage, soit dans nos domaines, (La Société Agricolon possède déjà dans les environs de Toulouse un domaine — Villemore — de 400 hectares où travaillent des Polonais, avec un contrat de travail spécial qui stipule un salaire payé une partie en espèce et l'autre partie en blé, pommes de terre, etc.), soit chez des particuliers de la région, où

il s'accoutumerait au pays, à la culture locale, aux conditions du marché, etc., etc... Ce stage, nous le concevons comme une situation intermédiaire entre le salariat et la propriété, une espèce de métayage combiné, dont les modalités seront par nos techniciens rigoureusement étudiées et arrêtées.

« Alors seulement, nous croirons devoir encourager les Polonais à signer un contrat d'acquisition. Notre Société se transformerait, en l'occurrence, en une société de lotissement ou plus exactement de parcelation, différente toutefois des sociétés analogues, en ceci, que les bénéfices qui pourraient être retirés de ces transactions seraient raisonnables et qu'en aucun cas, il n'y aurait lieu de considérer l'entreprise comme une exploitation des colons.

— Combien croyez-vous pouvoir arriver ainsi à former de petits propriétaires ?

— Il est difficile de répondre à cette question d'une façon précise. Tout ce que je peux vous dire, c'est que nous n'envisageons pas plus de 1.000 (mille) acquisitions par an, ce qui constitue déjà, vous en conviendrez, un beau programme.

« Bien d'autres questions nous préoccupent actuellement. Il nous faut augmenter notre capital, régler un grand nombre de questions juridiques et fiscales pour les contrats-types d'acquisitions futures, enfin, et surtout, nous assurer du crédit agricole. Nous demanderons aussi qu'un contrôle permanent de la part du gouvernement français, s'exerce sur notre activité. Nous pensons être aussi assuré d'une attitude bienveillante du gouvernement polonais à notre égard. Enfin, nous comptons que notre initiative, qui est une entreprise saine à tous points de vue, trouvera bon accueil auprès de l'opinion publique des deux pays. »





Etienne ZEROMSKI.

PRINTEMPS (1)

La terre de Sandomierz se baignait dans un matin de mai. La fenêtre de la chambrette d'angle de Rafaël était ouverte et l'odeur du printemps, le gazouillement des oiseaux, les lointains aboiements des chiens dans le village parvenaient jusqu'à lui. Il les entendait à peine ; à peine s'il voyait. Par moments un sanglot nerveux, invincible, le secouait. Une douleur physique lui déchirait la poitrine, qu'une pesante oppression écrasait comme un rocher.

Après une longue maladie qui l'avait tenu aux portes de la mort, pendant mars, avril et une partie de mai, Rafaël avait maigri à l'extrême et noirci. Mais il commençait à peine à revenir à la santé, que se déclara une autre maladie : des tortures d'âme. La veille, il avait appris de ses sœurs, qu'à la suite de sa propre faute, on avait conduit Hélène à Cracovie ou à Varsovie, à Paris ou à Berlin, que l'on avait quelques doutes, quelques soupçons. De toute évidence, il la perdait pour toujours. Cela, il ne le savait que trop, par une puissance de pressentiments secrets, par une force de sensations perçues dans le demi-sommeil, dans l'assoupissement, plus infaillibles qu'un calcul mathématique. Il devint alors hideux, comme un cadavre. Son nez s'amincit et pointa en avant. Ses yeux caves brûlèrent dans leurs orbites comme s'ils allaient se consumer entièrement. Il ne dormit pas de la nuit et si, pendant la journée, il succomba au sommeil, il eut alors des visions dont il est impossible d'exprimer par des mots la puissance, le relief, la réalité. C'était une autre vie, beaucoup plus effective, beaucoup plus véritable que l'état de veille. Là, s'engendraient les certitudes, les alarmes, les espoirs, les décisions, la vie essentielle de l'âme ; l'existence réelle n'était qu'une stérile, sèche, misérable étendue de tristesse. Là, il la voyait souvent. Dans le frémissement de son être, il percevait sa présence. Au milieu de nuages de fumées bleues, il entendait sa voix, son rire de joie, ses pas qui s'approchent et il s'éveillait à cette terrible vérité, que rien de tout cela n'existait, n'existerait jamais, que c'était un rêve. A présent, dans cette lumineuse matinée, depuis la pointe de l'aube, depuis cinq heures, il marchait à travers la chambre, se heurtant d'un mur à l'autre. Sur le plancher noircissaient çà et là les gouttes sombres des larmes tombées. Elles étaient si doulou-

reuses, tellement arrachées du cœur, qu'il les évitait, qu'il redoutait de marcher sur elles, comme sur des choses ayant une vie propre. Lorsque ses yeux rencontraient des objets inanimés, ils souffraient comme de la piqûre d'un couteau, et ses pensées se changeaient en envie. Il enviait le sort des mottes de terre, des pierres, des cultures, des fossés et canaux lointains. Etre étendu, reposer sans souffrance, ne pas sentir. Mais la paix, semblait-il, s'était envolée à jamais. Malgré sa volonté, en dépit de tous ses efforts, l'envie se changeait en fureur irraisonnée, en sauvage passion de déchirer ses propres blessures, en perpétuelle frénésie d'actualiser son infortune.

Tout l'aidait en cela avec une moqueuse complaisance. Son père l'avait chassé de la maison, consentant à ce qu'il y demeurât seulement jusqu'au moment de sa guérison. Particulièrement, lorsque se répandit à travers les châteaux un commérage, bâti sur des suppositions, qui expliquait les causes de la course nocturne de Rafaël et de la catastrophe avec la jument, le vieux czesnik tomba dans un état de fureur sauvage, acharnée. La maison tout entière trembla d'effroi. On se rappelait ce jour de jugement dernier, lorsque le fils aîné, alors jeune officier subalterne, sortant seulement du corps des Cadets, au cours d'une dispute avec son père à propos de nouvelles fraîchement apportées de la capitale, lorsque celui-ci le menaçait de coups de bâton et fit appeler les valets, avait mis la main à la poignée de son épée... La mère et les filles, maintenant marchaient sur la pointe des pieds et tentaient tout d'abord de gagner, d'obtenir que le cadet rétablît sa santé à la maison. Les blessures causées par les morsures du loup se cicatrisèrent et certaine maladie horrible qui en était résultée, lorsqu'on le découvrit à moitié mort dans la hutte en torchis d'un hameau lointain, avait enfin disparu. Mais alors l'enfer n'avait fait que commencer. Le vieillard frémissait. Ses lèvres tordues proféraient des mots terrifiants, ses mains lançaient tout ce qui se présentait, sur les gens qui passaient à proximité. Tout le monde avait été averti brièvement et de façon concise, et spécialement la mère, que, dès que le « vaurien » pourrait se tenir sur ses jambes, il devrait déguerpir de la maison sans laisser de traces et ne plus se montrer jusqu'à nouvel ordre. Or, il se tenait à présent sur ses jambes et devait donc quitter aujourd'hui la maison après le déjeuner. Sa mère l'envoyait en secret à ce frère aîné, qui habitait au loin, dans une contrée forestière, quelque part du côté de Malogoszcz. La pauvre mère savait que ce fils était gravement malade et, en lui envoyant le cadet, elle souhaitait ardemment les sauver en quelque sorte tous les deux. Et obtenir finalement quelque nouvelle... Elle ne pouvait même pas songer, même pas rêver à y aller. Au contraire, elle dut feindre en ce moment de ne pas lui

(1) Ces pages magnifiques et puissantes sont extraites du tome I des « Cendres » de Zeromski. La plupart des événements auxquels il est fait allusion dans ce chapitre, la visite nocturne et clandestine de Rafaël à Hélène au château de Derslawice, la lutte avec le loup, sont racontés dans un chapitre précédent. Le thème général, ici, est l'amour exalté de Rafaël pour Hélène. Nos lecteurs français et polonais nous ont fait part de leur admiration pour le génie de Zeromski et les parfaites traductions du C^t Wedrischowski. Nous sommes heureux de leur présenter ce nouveau fragment.

avoir pardonné dans son cœur. On affecta tout au moins d'exiger, par le canal de l'intendant, confident et rapporteur du maître, que, pour l'expulsion de Rafaël, fussent désignés, chose juste, le plus mauvais attelage de fatigue et la plus mauvaise briska. Le czesnik devina où se rendait l'enfant chassé de la maison. Peut-être aussi, en secret au fond de lui-même, désirait-il obtenir des nouvelles de l'autre, de son premier-né, de celui qu'il chérissait autrefois, disparu depuis tant d'années que, pour le monde... on le disait mort. Seulement, la rumeur sourde et indifférente, qui avait circulé par dix bouches, atteignait l'oreille et, comme un chien qui mord sournoisement d'une dent empoisonnée, déchirait l'éternelle blessure du cœur. Le vieux grigou errait chaque jour depuis l'aube, à travers les combes, prairies, champs et lorsqu'il mettait pied à terre sur le seuil de la maison et que commençait alentour la panique, il jetait toujours la même question glapissante, accueillie par un tremblement universel et destinée à on ne sait qui :

« Est-ce que ce voleur de nuit, cet amoureux, est encore là ? »

Et ce jour-là, Rafaël entendit bien ce cri, mais il n'y fit pas attention. Sa peine intérieure était cent fois, mille fois plus profonde que tout ce qui pouvait lui venir de son père.

Il plaignait sa mère. Mais c'était là un chagrin différent, lointain, comme étranger. Il écouta ses prières, ses adjurations, ses implorations chuchotées à voix basse, ses mots pêchés dans la mer de larmes, ramassés dans les nuits sans sommeil. Il répondit avec contrainte, douloureusement, par des mensonges inventés à la hâte. Il promit quelque chose, jura au moyen d'un profond et très solennel chuchotement. Il régla diverses affaires, prit, empaqueta, arrangea en secret des envois destinés à Pierre — ce frère qu'il connaissait à peine. Il nota certains médicaments, apprit par cœur les compliments, les bénédictions, les mots magiques qui enferment du commencement à la fin tout l'amour maternel. En ce même instant, il retenait sous ses paupières des larmes sanglantes, il étouffait des sanglots qui lui déchiraient la poitrine ou bien, de toute la force de sa volonté, il tordait sa bouche de merveilleuse façon, en un sourire joyeux que l'on eût cru plein de jeunesse. Ce fut précisément au moment de ces conversations avec sa mère et ses sœurs, quand il fut obligé de s'occuper de son voyage, qu'il souffrit le plus. Ses idées, un instant délaissées, se vengèrent, de sinistres sensations, par mille mains enragées, l'empoigrèrent aux cheveux. Pour un moment toutefois, survinrent des instants merveilleux. Il s'abîma dans la plus haute extase d'amour : il tomba sur la face devant le bonheur de cet amour perdu. Quelque chose de céleste et de surhumain descendit sur lui : l'oubli de soi-même. Alors, au cours de ces brefs instants bénis, bien que les larmes lui coulissent des yeux, son cœur ne le fit plus souffrir. Il vit les yeux d'azur incrustés dans son âme et qui le regardaient à travers les ténèbres, avec une expression de reconnaissance.

On fit connaître à celui qui était plongé dans une aussi sombre rêverie, que les chevaux attendaient dans la cour et qu'il était temps de partir. Il s'essuya les yeux et, sans regarder derrière soi, sortit de la chambre. Sa mère, pleurant silencieusement dans le vestibule, lui fit signe que son père ne voulait pas le voir avant le départ.

N'ayant devant les yeux que son rêve continuel, le

jeune exilé comprenait à peine ce qu'on lui disait. Il dit adieu à sa mère et à ses sœurs, en apparence avec tendresse, et à grands pas s'élança dans la cour. De là, l'intendant l'expédia dans le monde.

Une paire de vieilles haridelles efflanquées, une jument rouanée centenaire et un hongre bain-brun aveugle, traînant paresseusement leurs os, sur lesquels pendait seulement la peau, tiraient à travers la campagne la briska défoncée.

Alentour, en long et en large des plateaux et des légères collines arrondies, s'étendaient à perte de vue les champs emblavés. Une buée ardente scintillait. Un vent sec et chaud balançait la tendre verdure du seigle clair, du terne froment épandu par champs, les plumets de l'orge sortant à peine de la terre grise. Le souffle de l'immense plaine montait de ces beaux champs, dévoilés vers le ciel aux caresses du soleil. Les ravins spacieux, pacages orientés vers la vallée de la Vistule, étaient déjà revêtus d'un vert gazon. Les ruisselets et rigoles des prés se révélaient par leurs bordures jaunes de renoucles, de communes fleurettes blanches et bleues parsemaient les endroits élevés, plus secs. Les combes transversales, qui confluent à chaque ravin profond, luisaient au soleil par places jaune-clair et côtes d'argile pure. Ça et là se cramponnaient aux flancs de ces charmantes crevasses un prunellier épineux ou un buisson de petits pommiers sauvages échevêtré. La blanche et rose fleur de ce jour les revêtait tous deux d'un surplus de fête. L'éclat vivant des branches emplissait les creux entre les champs. Des bouleaux blancs se dressaient au travers de petits versants. Touchés par l'ardeur du printemps, les touffes de leurs ramures, dans le brouillard léger des jeunes feuilles, flottaient au souffle de la brise. Vers eux, les semis d'automne coulaient en ravissantes courbes de planches de culture, ainsi que les voix diverses mais élevées d'un chœur. Les chaumières, nichées dans les replis des ravins ou collées aux hautes parois d'argile, se décelaient par la clarté du verdoisement des vergers. Déjà, quelque vigilant mélèze, debout çà et là, couvrait ses ramifications de la merveilleuse beauté d'une verdure légère comme une toile d'araignée. Déjà, au-dessus des lieux marécageux, les troncs tortus et ventrus des saules, ayant sorti leurs jeunes pousses, se dressaient en brillant d'un vif éclat. Seuls les aulnes encore sans vie, s'élevaient tristement dans la lumineuse étendue et les noires touffes d'osier mettaient une tache obscure sur le vert gazon. On eût dit que même les misérables huttes en torchis éclosaient au printemps. Leurs toits de couleurs diverses sous leur couverture de paille, chaume corrompu aux tons de velours ancien, se doraient au soleil. Une petite haie d'osier, se dévidant d'un enclos à l'autre, conservait encore sa couleur grise de l'hiver. Tordue et sans vie, elle chancelait, s'appuyait aux saules... Mais autour d'elle, partout déjà l'allègre blé de l'année couvrait la grise misère de la terre. Du contact des branchettes avec la brise jaillissaient les feuilles. Et même au ciel s'épanouissaient des flocons entièrement neufs, inconnus, frais éclos et fringants, légèrement bistrés.

La briska suivait un des étroits et tortueux sentiers du pays de Sandomierz, traînant derrière elle un nuage de poussière grise. Elle s'enfonça au creux de ravins profonds et froids, grimpa au faite du plateau... En un certain point, Rafaël regarda derrière lui et embrassa du regard la maison, visible de loin, et ses alentours. Il fixa les yeux sur ce coin familial et, dans

le tumulte de ses pensées désordonnées, ressentit une vive mélancolie. Cette mélancolie étreignit son âme comme une étrangère qui viendrait dans une région inconnue, et disparut. Depuis son départ, tous ses sentiments ardents s'exaltaient et prenaient une vie nouvelle. Il sentit que rien ne pouvait plus lui venir en aide, que, hormis son tourment, rien n'était essentiel, et cependant, ayant aperçu dans le lointain les allées bleuissantes de Derslawice, il soupira avec allégresse. Sa route ne menait pas dans cette direction ; et déjà le cocher allait tourner à gauche, lorsque son jeune maître lui dit :

« Vincent... dites donc, est-ce que... à présent... est-ce que nous n'allons pas par Derslawice ?

— Allons donc ! au contraire ! Par Bazow et la forêt de Golejow.

— Ecoutez, allons donc par là... par Derslawice.

— Mais à quoi bon ! Si Monsieur l'apprend...

— Il ne l'apprendra pas !

— Ouais, il ne l'apprendra pas !... Je tâterai du bâton.

— Vincent ! je vous donnerai un pourboire et en plus un petit verre de vodka ; personne ne songera à s'informer... Allons par là !

— Au nom de Dieu très saint, à quoi bon, petit maître, par Derslawice ? Voilà la route, droit devant nous. L'intendant m'a dit ce que j'avais à faire...

— J'en prends la responsabilité !

— Eh bien, c'est comme si j'étais déjà étendu devant le perron.

Avec résignation il tourna et s'engagea dans la direction de Derslawice.

C'était donc cette même route. Au carrefour se dressait la Croix. A présent les odeurs pénétrantes des jeunes champs l'enveloppaient et les banales fleurettes jaunes et blanches du bord des chemins s'étendaient en couronne à son piédestal. Rafaël leva vers elle ses yeux pleins de larmes. Toute sa vie passée et future, tout ce qu'il avait été et pouvait être, lui apparut indigne d'un souffle de cette heure. A la seule pensée que cette route, vue en rêve un million de fois, parcourue, appelée dans ses songes et ses visions, ne menait déjà plus au but, qu'elle n'était plus qu'un des nombreux chemins de la misère humaine, il sentit que l'amour n'existait plus dans son cœur, mais seulement la soif de la mort. Jamais plus il ne lui serait possible de contempler les ravissants regards, le charme de la présence serait accordé à un autre, — et voilà tout. En même temps, il réfléchissait à cette idée cachée, secrète, pénétrante, que, portant en soi une âme mortellement malade, à moitié morte, il ne mourrait pas maintenant, mais seulement après d'interminables années. Il parcourut lentement tous les échelons de l'abattement jusqu'au dernier. C'était une lourde torture d'âme. Car il menait avec lui son propre ennemi et un démon tentateur, traître éternel, hypocrite, la jalousie. Tout le travail de son esprit exténué n'avait déjà plus de stimulant.

Le sens commun résumait d'un mot toutes les tentatives. Rien à faire.

C'est en vain qu'il entourait de fossés, de courtines, les bastions de la saine raison, comme un insensé qui se livrerait à un pugilat avec lui-même. Tout s'en allait en poussière, se changeait en misère.

Les avenues de Derslawice bruissaient au-dessus de sa tête. Les tilleuls géants des temps anciens, les peupliers de la Vistule, aux carcasses à demi desséchées, à peine couverts quelque part vers la cime, de jeunes feuilles, murmuraient doucement. Dans tout le jardin retentissait un gazouillis d'oiseaux qui bâtissaient leurs nids. Les voix les merles dorés, pies, pinsons, ortolans, se perdaient dans les taillis humides. La route s'abaissant dans un bas-fond, conduisit bientôt devant la forge. Rafaël ordonna de s'y arrêter et prescrivit au cocher de vérifier l'état de la ferrure des chevaux. Wicek, étonné, sauta de son siège et se mit de mauvaise grâce à soulever les boulets squelettiques des haridelles. Il fut révélé que, en réalité, les fers usés tenaient à peine aux sabots. Rafaël insista pour qu'ils fussent consolidés par des clous neufs ; et comme le maréchal-ferrant s'appêtait à cette besogne, il sauta à bas du chariot. Lentement il s'approcha de la palissade du jardin et s'arrêta à une issue pratiquée entre deux poteaux. Il aperçut le château, le verger et au-dessus les grands tilleuls... Le berceau naturel, sous le dôme du vieux sureau, s'embrasait de la verdure du gazon qui recouvrait la banquette de terre. Des taillis exubérants de jasmins et de roses sauvages le couvraient et formaient un mur vivant. En revoyant de ses yeux cette place, Rafaël contracta sa gorge pour ne pas pleurer tout haut. Longtemps immobile, il se rongea de sa propre frénésie, se flagella par chacun de ses regards. Dans les plates-bandes, devant les fenêtres de la maison, brillaient des fleurs aux couleurs éclatantes. La fenêtre tant rêvée était ouverte et une brise odorante agitait légèrement les deux battants. Les murs blancs gardaient un silence solennel et mystérieux dans leur couronne de cerisiers et de pommiers. Les pieds des cerisiers, espacés, se ramifiaient presque au ras de terre et les branches, avec leurs rameaux pendants, étaient emmêlées. Leur vieille écorce se crevassait comme un vêtement hors d'usage qui se déchire ici et là. Une ruelle encore mouillée, courait sous les blancs rameaux, dans la solitude lointaine, dans la haute futaie sauvage, dans l'ombre.

Les longues et délicates feuilles des cerisiers et celles, plus épaisses, des pruniers, reluisaient comme si elles eussent été enduites de miel. Le parfum pénétrant des fleurs, le chant des oiseaux, innombrables rouges-gorges, merles et merles dorés au-dessus de ce toit sombre et vaste, tout cela maintenant accablait et serrait le cœur par son aspect. Garrotté de liens mystérieux, Rafaël ne pouvait s'arracher de ce lieu. Il aspira encore le parfum de ce jardin et le dévora des yeux pour toujours... Il regardait les visibles routes du bonheur et les ombres remplies de suavité qui en voilaient la parure sacrée... Seulement ce bonheur lui-même n'était déjà plus. Il succomba à l'illusion de se voir allant avec Hélène dans la direction de l'indicible berceau de verdure. De la tempe, sa tête effleure sa tête, et tout autour c'est le murmure et le gazouillement du printemps. Les duvets fleuris s'éparpillent, neiges blanches et roses des cerisiers et des pruniers en fleurs. Des blessures faites aux arbres par l'élagage des branches, s'épanche l'arôme de la sève.

(A suivre)



CE QU'EST LA POLOGNE

Souvenirs du voyage des « Amis de la Pologne » en 1927 (1)

Sous la douce tutelle de Rosa Bailly, le 26 août, à deux heures du matin, seize Amis de la Pologne descendaient du train de Paris sur le quai de Poznan. Des amis inconnus nous attendaient, nous entraînaient, nous pavoisaient aux couleurs polonaises. A leurs paroles d'affection, à leurs compliments de bienvenue nous répondions énergiquement nos trois seuls mots de polonais : *Niech żyje Polska !* Vive la Pologne ! — Mais plus d'un de nous se demandait : qu'est-ce donc au juste que la Pologne ?

Un laurier d'or tourmenté par le vent : maquette du monument de Chopin, au musée de Poznan. Fière figure qui se retranche, mains tendues, pour repousser. Nous les évoquions plus tard à Varsovie, dans cette salle du musée provisoire où traîne le piano de Chopin : sur le bois lisse un moulage mortuaire semble flotter comme la tête d'Orphée. Le premier venu, derrière le dos du gardien, peut faire sonner une note sur le clavier ouvert, dévisage à son aise les traits desserrés qui avouent enfin le désespoir et la défaite.

Une admirable voix de femme au *Cercle polonais* de Bydgoszcz, un chœur de paysans au pied du calvaire de Piekary, ont chanté pour nous l'hymne des persécutés qui si longtemps fut le chant national de la Pologne. Au fond de l'antique forêt de Rudnick où l'on chasse encore l'élan et le loup, nous avons salué les tombes d'insurgés ; nous les avons salués à Léopol, sur la colline plantée de bouleaux et de hêtres, dans cette forêt-cimetière où les psaumes des enterrements sont criblés de chants d'oiseaux. Les insurgés y dorment par groupes, ceux de 1831, ceux de 1864 ; sous la mousse qui couvre leurs dalles on distingue, en relief, des insignes militaires. Ceux de 1919 ne portent sur leurs tombes encore fraîches que des noms, des dates de naissance : 15 ans, 14 ans, 13 ans : ce sont des enfants et des femmes. Comme il est ici d'usage pour les jours anniversaires, de petites flammes clignotent çà et là parmi les fleurs. Ceux-ci sont des vainqueurs : en l'absence des mobilisés, ils ont sauvé leur ville des Ruthènes alliés aux Ukrainiens. Le comte Skarbeck, l'organisateur de la défense, dort non loin d'eux dans son caveau de famille. Sa veuve nous raconte ce que fut cette guerre de gavroches : les lourds soldats ruthènes armés jusqu'aux dents s'en allaient par les rues, dédaigneusement seuls. Un invisible croc en jambe jetait à terre le géant, et une nuée d'enfants, sortis on ne sait d'où, le désarmait en un clin d'œil et s'évanouissait sans bruit.

Ces gamins de 1919, ce sont ces hommes qui nous regardent passer avec nos cocardes et nos fleurs, ces

soldats qui nous jouent l'hymne de la Pologne ressuscitée, clair et vif comme un renouveau.

L'amour rend tout facile : « Sans un sou, nous dit la châtelaine de Gola, nous venons de construire notre gymnase polonais (un bel édifice où rien ne manque). Tous les propriétaires ont donné, l'un du bois, l'autre de la pierre. Nous n'avons voulu employer que des ouvriers polonais... Pour les paysans du domaine (un domaine de 1.700 hectares), mon mari fait bâtir des maisons saines et commodées sur un plan de son invention. Il a frayé depuis deux ans vingt kilomètres de routes nouvelles. La culture se fait avec des tracteurs et des machines... Je m'occupe des crèches, des écoles. Nous venons d'avoir pour hôtes tous les instituteurs de la contrée ; sous nos vieux chênes, ils se reposaient et causaient... Non, même en hiver, nous ne sentons pas l'isolement. La *radio* nous donne des nouvelles, des conférences, des concerts. Nous recevons les revues, les livres de Paris... »

— « Il fallait refaire les finances » : la famille Zamoyski vient de donner à l'Etat polonais son château de Kornick, ses terres de Zakopane, ne réservant à la comtesse Marie qu'une faible rente et la direction d'une école où les jeunes filles polonaises viennent prendre « des leçons de vie ».

— « Nous refaisons nos œuvres d'assistance selon les données les plus modernes », nous expliquent la députée, la sénatrice qui nous reçoivent au *Club féminin* de Varsovie, la conseillère municipale qui nous guide dans le dispensaire, le préventorium, l'école de plein air.

— « Il nous a fallu refaire tous nos cadres administratifs : seule l'Autriche admettait des Polonais aux hautes fonctions. Tel procureur s'est trouvé du jour au lendemain à la tête de tout un district. Et il s'en est tiré. Nous avons dû improviser tout l'enseignement en polonais, le personnel, les programmes. Nous avons réouvert nos universités ; les étudiants affluent ; les professeurs ont une rude tâche et ne sont guère payés.» C'est un professeur qui dit cela, mais il sourit comme quelqu'un qui a plus de patience qu'il n'en faut.

— « Nous allons avoir notre marine à nous, dit le capitaine qui nous pilote sur le beau lac de Troky. Déjà nos paquebots vont jusqu'à Cherbourg. Notre port de Gdynia sera bientôt achevé, sur la mer polonaise. »

A la fabrique d'azotates de Chorzow, en Haute-Silésie, des équipes d'ouvriers versent à la pelle le coke et le calcaire dans des fours à 3.600°, d'où le carbure de calcium sort en ruisseaux incandescents, parmi les lueurs aveuglantes, des tourbillons de poussière et de gaz irrespirables : « Ici on n'arrête jamais, expliquait l'ingénieur, et le rendement en cyanamide est plus fort de moitié que du temps des Allemands ». La dame polonaise qui nous accompagnait était comme

(1) Article paru dans le Bulletin de l'Association des Anciennes Elèves de l'Ecole Normale supérieure de Sèvres.

nous : le rendement en cyanamide ne suffisait pas à la consoler. « Peut-on faire un pareil métier sans devenir des révoltés ? — Non, dit-elle, maintenant ils ne se plaignent pas : ils gagnent 8 zlotys (23 francs) par jour, et ils travaillent pour la Pologne ».

Semper fideles, jusque dans la fournaise.

En Pologne, on rencontre beaucoup de figures sérieuses et comme fermées. Au regard qui interroge, les yeux gris dédaignent de répondre. Mais au regard affectueux répond une soudaine illumination : Soyez tranquille, il y a quelqu'un ; pour les amis il y aura toujours quelqu'un. La moindre dissonance les peine. Leur amitié, presque toujours, est une sommation de noblesse. « Vous aimez cela ? » demande un de nos hôtes tandis que nous regardons des danseurs de charleston. Et je sens bien que, si j'aime cela, une porte invisible se fermera sans bruit. Au fond, c'est Dieu qu'ils aiment ; la Pologne, la France, sont des *Idées* de Dieu, éternellement dignes d'un amour dont la plénitude exclut le caprice et le désenchantement. La Pologne s'est désincarnée, elle ne pouvait pas mourir.

Elle vit à nouveau aujourd'hui dans l'espace et dans le temps. Elle veut de toutes ses forces son corps qui lui est rendu. Elle le veut robuste et beau. Elle en veut tous les membres et tous les organes, plus fortement à mesure qu'elle en retrouve l'usage.

Débarassé en hâte du badigeon russe, le palais royal de Varsovie montre dans leur fraîcheur première, les peintures, les stucs délicats dont l'a orné Stanislas-Auguste, le roi-artiste. Le palais royal de Cracovie sort du badigeon autrichien ses fresques de la Renaissance, les accolades et les moulures sculptées aux chambranles de ses portes. La Pologne remet en honneur le gothique de la Vistule, cathédrales de briques, murs épais où les

longues fenêtres taillent des colonnades de lumière, triple nef portant très haut le lacis des tiercerons et des liernes : pauvre argile, soulevée par la poussée de l'âme.

Nuit et jour les Amis de la Pologne ont voyagé : dans un confortable wagon de Poznan à Vilno, de Léopol à Zakopane, en auto sur les routes sans bords qui se confondent avec la plaine, et en bateau sur la Vistule, parmi les trains de bois qui flottent sur la plaine d'eau. Chacun de ces radeaux, fait de gros troncs liés, porte une hutte de paille où un montagnard accroupi, des Tatry à la mer Baltique, regarde passer la Pologne : le Wawel de Cracovie où montent en procession les paysans à pelisse brodée et les femmes aux châles éclatants, vers les caveaux où le poète Slowacki, pour n'avoir pas désespéré, dort maintenant avec les rois ; les coupoles de Varsovie, ses ponts où les autos de luxe frôlent de longs chariots attelés à la russe ; les rouges remparts de Torun ; les forêts où le bouleau éclabousse de blanc le bleu sombre des pins et, sur les campagnes vides, le grand ciel plein de rêves.

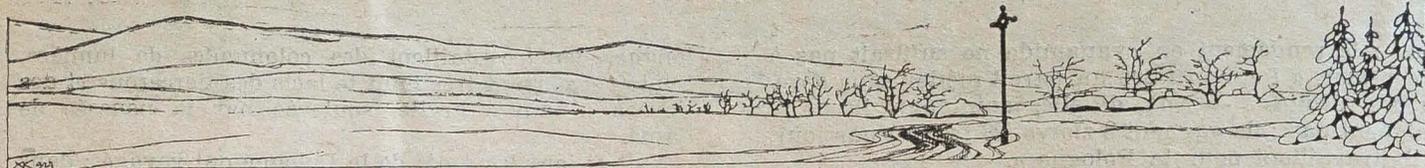
Pour nous, au fil de nos souvenirs, ce ne sont pas seulement des paysages, mais tant de réceptions élégantes, de belles heures de musique, de causeries spirituelles, une hospitalité si prévenante, dans les salons une courtoisie si fine, dans les campagnes tant de grave douceur que l'on ne peut s'empêcher de voir un éclair de malice dans cette recommandation : « Dites en France que nous ne sommes pas des sauvages ».

J. STREICHER,

Professeur à l'Ecole Normale Supérieure de Sévres



A ZAKOPANE



J. EJSMOND.

LA MÈRE

(SUITE ET FIN)

La terreur s'empara des habitants de la forêt, enfermés dans le cercle ensorcelé. Seuls, les lièvres poltrons franchissaient la corde au clair de la lune, pendant leurs escarmouches d'amour. Et les trois Lynx couraient, effarés, ça et là, comme enfermés dans une cage, rencontrant toujours la barrière rouge. Enfin ils allèrent s'étendre au cœur de la forêt entourée...

Lorsque l'aube couvrit la neige de teintes rosées et alluma les diamants sur les branches des arbres, la mère Lynx, comme poussée par une inspiration soudaine, se leva et se dirigea lentement vers la corde... Les petits la suivirent...

La bête perspicace comprit, qu'en restant dans la forêt entourée, elle s'exposait à la mort... Et, puisque elle était attachée à la vie, comme tout ce qui vit dans la forêt, le fauve comme la moindre fleur des bois, elle prit la résolution d'éviter cette mort.

Et, domptant la terreur mystique, l'animal s'élança hardiment vers les cordes, puis d'un bond formidable franchit la barrière rouge. Il se sentit libre dans cette libre forêt. Il jouissait du sentiment de l'animal qui a réussi à s'enfuir d'une cage... Jamais encore la forêt ne lui avait paru aussi belle. Il ne regardait pas derrière lui pour ne plus voir l'affreuse rougeur de ces baches terribles...

Soudain la Lynx entendit au loin, derrière elle, un petit miaulement douloureux. C'étaient ses petits, qui, effrayés de la hardiesse de leur mère sollicitaient son secours...

Elle les appela, comme elle le faisait autrefois, lorsqu'ils étaient encore tout petits, et sans défense. Elle les appela, comme dans ces jours où elle les invitait à partager avec elle la proie fraîche et encore pantelante qu'elle leur avait fournie.

Mais en vain...

Alors, la meilleure des mères fit un acte de sublime héroïsme. Sans hésiter elle franchit la corde, et revint dans la maudite forêt, pour donner la liberté à ses petits...

S'étant retrouvée auprès d'eux, la Lynx commença le rude travail, qui consistait à rapprocher les petits de la corde. Tout d'abord ils avançaient hardiment, mais à mesure qu'ils approchaient de l'épouvantail, le courage les abandonnait. Ils rampaient sur le ventre... Ils s'arrêtaient tremblant de frayeur... Et, pleins d'épouvante comme de jeunes chiens qu'on vient de battre, ils s'enfuyaient dans les broussailles.

A trois reprises, la Lynx les ramena jusqu'à la corde ; elle les calmait, se frottant contre eux caressante, ronronnait, renâclait de colère, puis d'un bond hardi elle franchissait la terrible barrière... Et les petits regagnaient alors la forêt, rampant sur la neige...

L'inquiétude de la mère croissait... Elle comprit la terrible vérité, que les jeunes Lynx ne se laisseraient pas emmener hors de la forêt. Des feux verts s'allumèrent dans ses yeux. Sa queue raidie indiquait la plus grande tension nerveuse...

Ayant enfin réussi à amener les petits à une faible distance de l'épouvantail, elle se mit à les pousser lentement dans la direction de la corde. Elle s'efforçait de les attirer par son regard, plein de désespoir...

Mais en vain... Ils ne semblaient pas la voir, fascinés qu'ils étaient par la vue des lambeaux sanglants.

Enfin elle bondit. La corde balança et bruit...

Et les jeunes Lynx s'enfuyèrent terrifiés et disparurent dans le blanc fourré...

Elle attendait... Elle les appelait... Elle attendait encore. Elle espérait qu'ils reviendraient...

Et comme ils ne revenaient pas, elle se dirigea lentement vers la forêt, s'arrêtant toujours et regardant derrière elle avec détresse.

Un grand silence régnait dans la forêt. Le pic avait cessé de frapper l'écorce des arbres et l'autour de crier plaintivement. Jamais encore la forêt n'avait resplendi d'une beauté aussi sauvage.

La Lynx s'enfuyait maintenant de plus en plus vite, en ressentant de plus en plus vivement les délices de la liberté recouvrée.

Soudain, dans la forêt muette se fit entendre le son d'un cor de chasse. Il brouilla le silence sacré de la blanche forêt, s'introduisit dans les broussailles, et attaqua l'azur, annonçant la joie aux chasseurs et la mort aux fauves des bois.

La Lynx fugitive s'arrêta. Elle comprit que le moment était venu de choisir entre ses petits et la liberté... Elle aimait ses petits d'un amour naturel, mais elle aimait aussi la liberté sauvage dans la forêt. Elle promenait un regard plein de douleur derrière elle, où elle avait laissé ses petits, dans ce fourré encerclé de banderoles, puis elle regardait tristement la forêt bien-aimée, qui s'étendait devant elle.

Il fallait choisir !

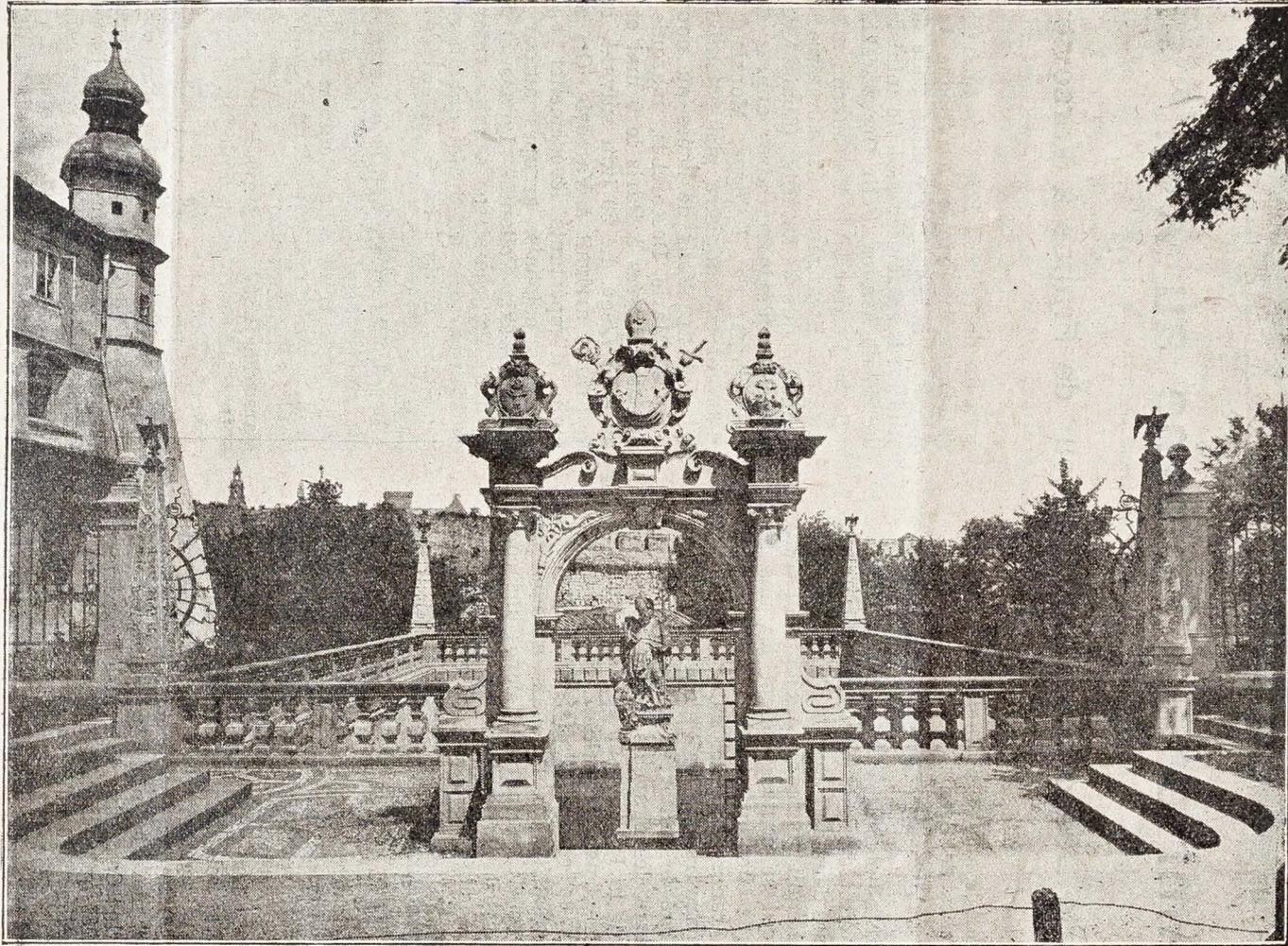
Et tout à coup le cor sonna pour la seconde fois, mais plus fort cette fois-ci. La chasse commençait...

La Lynx n'hésita plus. Ses mouvements accusaient à présent une décision sans appel. Elle donna la préférence à son plus grand amour. Elle retourna vers la futaie dangereuse où l'attendaient ses petits et la mort !

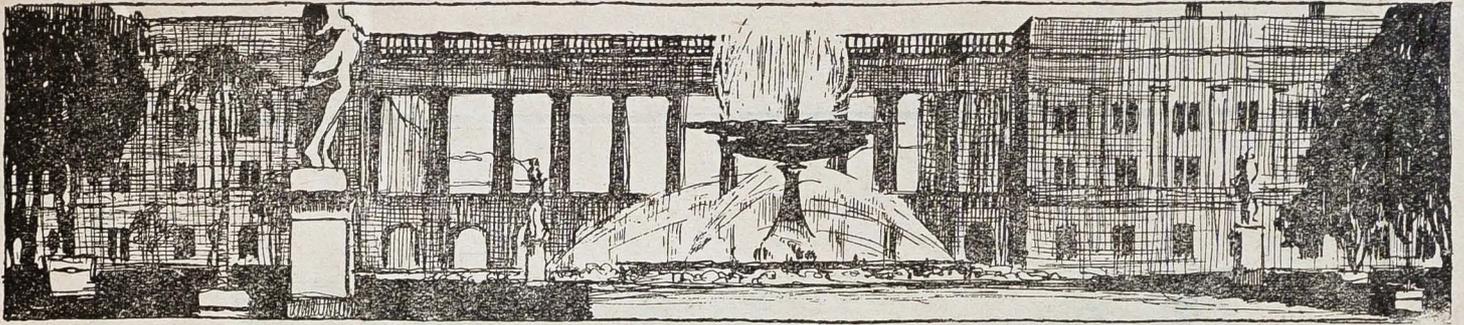
Elle courait maintenant de plus en plus vite, en faisant de grands bonds, et se dirigeant directement vers l'endroit où se trouvait la corde... Elle sauta par-dessus, et disparut dans la terrible forêt.

(Traduction de A. Hirschel).

J. EJSMOND.



Palais épiscopal de Lwow



Un Ami de la Pologne au XVIII^e siècle

Marie Descorches, ambassadeur de France à Varsovie ⁽¹⁾

Je voudrais évoquer le souvenir d'un sincère ami de la Pologne, Descorches de Sainte-Croix, ambassadeur de France en 1791 et 1792, et esquisser son action à Varsovie.

Les relations franco-polonaises furent rompues en 1764. Cette rupture était due surtout à la politique de Louis XV qui, avec ses deux diplomates, l'une secrète et l'autre officielle, soutenait plusieurs candidats au trône vacant, candidats qui se contrecarraient les uns les autres. Cette politique chaotique jetait le trouble et la division dans les rangs des Polonais. Ceux-ci se fâchèrent, et le ministre français de Paulmy, insulté en pleine Diète, fut obligé de quitter Varsovie.

Malgré cette rupture, les Français ne se désintéressèrent pas du sort de la Pologne, où le désordre était entretenu sournoisement par la tsarine Catherine II.

En 1770, Durand, le chargé d'affaires du roi de France à Vienne, conseilla aux Polonais, au nom de son gouvernement, de « donner à leur corps une consistance qui mette toutes les puissances de l'Europe dans le cas de les considérer comme les représentants d'une grande nation ». Le gouvernement français envoyait en même temps aux Confédérés de Bar, soulevés contre la domination russe en Pologne, quelques secours en armes et en argent. C'était l'objet des missions successives de Taulès, de Chateauport, de Dumouriez, de Viomesnil et de Murinais. Mais les Confédérés furent vaincus et leur défaite fut suivie de l'invasion étrangère et du premier partage de la Pologne, en 1772. Toutefois, des deux côtés et à diverses reprises, on chercha à renouer des relations entre la France et la Pologne. En 1786, un agent secret du gouvernement français à Varsovie, Bonneau, fut même nommé consul général en Pologne, mais le ministère polonais, sous l'influence de la tsarine Catherine II, refusa l'agrément. Et ce n'est qu'en 1789 qu'on se décida, en Pologne, à renouveler des relations officielles avec la France et à nommer un ambassadeur. Cette décision fut prise par la Diète dite de Quatre ans ⁽²⁾ qui se réunit

à la fin de l'année 1788. Les ambassades polonaises à l'étranger, supprimées à l'époque du premier partage, furent rétablies et avec elles, celle de Paris. Trois ans plus tard, en février 1791, le ministre polonais auprès du roi de France, Félix Oraczewski, arriva à Paris.

Le 30 Janvier 1791, Montmorin, ministre français des Affaires Etrangères, fit connaître au gouvernement polonais que « Le Roy (Louis XVI) a nommé son ministre plénipotentiaire auprès du Roy et de la République de Pologne, Monsieur de Sainte-Croix, ci-devant son ministre plénipotentiaire à Liège. »

Les instructions destinées au nouveau ministre de France, Marie Descorches, marquis de Sainte-Croix, furent élaborées à Paris le 9 mai et lui furent transmises à Liège. Le 30 juin suivant, le représentant de la France arrivait à Varsovie. Or, on était au lendemain d'importants événements en Pologne : les patriotes polonais, groupés autour de leurs chefs : Malachowski, Kollontai, Ignace et Stanislas Potocki et d'autres, réussirent à faire voter par la Diète la constitution dite du 3 Mai qui affermissait le gouvernement et mettait fin à l'anarchie régnant dans le pays.

Descorches ayant appris cet état de choses, applaudit sincèrement à l'œuvre des patriotes et, croyant ces efforts vains s'ils n'étaient pas appuyés par une grande puissance européenne, conçut le projet d'une alliance franco-polonaise. Pendant tout son séjour à Varsovie, il sera le travailleur infatigable de l'entente entre la France et la Pologne.

Nonobstant les obstacles qui se dressèrent devant lui, l'indifférence des Polonais (dont certains voulaient s'allier aux Russes, d'autres aux Prussiens), et la résistance du gouvernement français qui repoussait toute idée d'alliance contre la tsarine, Descorches lutta de toutes ses forces pour amener le ministère français à adopter son projet. Le 3 Août 1791, le marquis de Sainte-Croix concluait dans un : « Aperçu sur la situation de la Pologne » : « La France et l'Angleterre... ne devraient pas rester indifférentes à la position actuelle de la Pologne... », et il traça aux Français et aux Anglais leur devoir d'intervenir auprès des Russes en faveur de la Pologne. Plus loin, il exprima une belle idée par des paroles dans lesquelles on sent le souffle de la Révolution Française : il serait digne de la nation française, dit-il, « de reparaitre sur la scène politique de l'Europe, jamais en intrigants et

(1) Sources principales : Manuscrits : Archives du Quai d'Orsay. *Correspondance politique*. Pologne 1789-1792, v. 316-319. — Imprimés : Farges. *Instructions aux ambassadeurs de France en Pologne*. Paris 1888. — Doyon P. *La Mission de Descorches en Pologne* (Revue d'histoire diplomatique) v. 39, 41. Paris 1925, 1927.

(2) Elle siégea, en effet, 4 ans, depuis 1788 jusqu'à la fin de l'année 1792.

en ambitieux de domination, mais avec confiance en nous-mêmes... lorsqu'elle sera accompagnée de la cordialité, de la sagesse et de la modération qui caractériseront toujours ce grand peuple régénéré par la philosophie et qui ne veut user de sa puissance que pour le plus grand bonheur de l'humanité. »

Montmorin rappela à Descorches qu'il n'avait été envoyé que pour renouer des relations strictement officielles avec la Pologne et non pour traiter d'alliance avec ce pays. Mais Descorches ne désarmait point. Le 30 novembre, dans une lettre à Montmorin, Descorches insista sur la nécessité d'une alliance avec les Polonais, alliance qu'il croyait avantageuse pour les deux pays, tant au point de vue commercial qu'au point de vue politique. En même temps, Descorches s'entretient avec les patriotes polonais ; il se lie même d'amitié avec certains d'entre eux, notamment Kollontaï, Malachowski et les Potocki. Descorches suit avec sympathie les tentatives faites par eux pour régénérer leur pays et il désire ardemment la collaboration de la France nouvelle et de la Pologne régénérée. Il écrit à son ministre des Affaires Etrangères qu'il « serait surprenant qu'aujourd'hui où ils (les Polonais) renaissent de leurs débris, où ils se sont donnés une constitution régulière qui contient les germes de tous les biens... nous nous bornassions au rôle froid et passif de spectateurs indifférents... de leur patrie. »

Les efforts de Descorches restèrent malheureusement vains, le gouvernement français ne s'occupa point de l'alliance avec la Pologne. La France allait être entraînée dans la guerre et elle avait aussi beaucoup à faire à l'intérieur du pays déchiré par les luttes incessantes de la Révolution.

En Pologne, la situation changea tout d'un coup. Au moment du vote de la Constitution du 3 Mai, Catherine II était occupée par la guerre avec la Turquie, ce qui l'empêcha d'entraver l'œuvre des patriotes polonais. Mais aussitôt la paix conclue (1), elle rassembla ses armées, s'allia aux conservateurs polonais, adversaires de la constitution, et signa avec eux le 14 Mai 1792, la Confédération dite de Targowica. Les armées russes entrèrent en Pologne.

Les patriotes, qui n'avaient qu'une armée de 30.000 hommes, armée dispersée d'ailleurs dans tout le pays, furent battus, malgré les combats héroïques de Zielentse et Dubienka, où Kosciuszko, avec une armée de huit mille hommes, tint tête à vingt mille adversaires.

Le roi Stanislas-Auguste et les patriotes demandèrent le secours du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, qui avait signé un traité d'alliance avec la Pologne, le

29 mars 1790. Mais le roi de Prusse, qui gardait rancune aux Polonais, parce qu'il n'avait pu obtenir d'eux la cession de Torun et de Dantzig (deux villes commerçantes qu'il convoitait depuis longtemps) en dépit du traité d'alliance, refusa tout secours.

Les patriotes succombèrent sous la force d'un ennemi plus nombreux et furent obligés de quitter le pays, occupé par les troupes russes.

Descorches encouragea jusqu'au dernier moment les patriotes polonais et décrivit dans sa correspondance au département des Affaires Etrangères, la misère de la nation polonaise sous le joug étranger.

Après la chute du parti patriote, Descorches, croyant sa mission terminée, demanda son rappel à plusieurs reprises. Il l'obtint en septembre 1792.

En même temps, il reçut de la part de la Confédération de Targowica un arrêté d'expulsion, car il était tenu pour suspect par ses liaisons avec les patriotes.

Descorches quitta Varsovie dans la nuit du 10 au 11 Octobre 1792. Avant d'entrer en France, Descorches, toujours en bon ami de la Pologne, alla visiter en Saxe les patriotes polonais émigrés qui s'y étaient réfugiés.

Reçu chaleureusement par les Polonais, il les encouragea et promit de plaider leur cause auprès de son gouvernement. En attendant, il établit le contact entre les émigrés et le gouvernement français, en chargeant Pierre Parandier, agent secret en Saxe et ami d'Ignace Potocki, de correspondre avec le département des Affaires Etrangères sur la question polonaise.

Arrivé en France, Descorches fut chargé d'une mission en Turquie, où il partit le 22 Janvier 1793, plaider la cause polonaise auprès du gouvernement Turc en vue de la réalisation d'un vaste plan de diversion, dans lequel les Polonais devaient jouer un grand rôle, et dont un des résultats serait la libération de la Pologne.

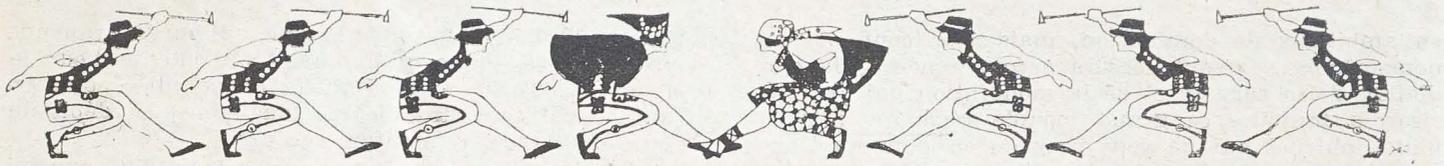
Descorches ne réussit pas à rallier les Turcs aux projets du gouvernement girondin français, mais néanmoins défendit la cause polonaise et aida à plusieurs reprises, quoique à court d'argent, les Polonais émigrés et insurgés de 1794.

Mais cela dépasse déjà mon sujet. Mon but était d'évoquer le souvenir d'un ambassadeur français à Varsovie qui s'employa de son mieux, avec un désintéressement personnel complet, à entraîner son gouvernement au secours de la Pologne, au moment où ce pays abandonné par tous les Etats de l'Europe et, en partie par ses propres sujets, allait devenir la proie des convoitises de Frédéric-Guillaume et Catherine II.

Cela seul suffira pour que Polonais et Français gardent un souvenir reconnaissant à Marie Descorches, Ambassadeur de France à Varsovie.

(1) Le traité de paix fut signé le 9 janvier 1792 à Iassy.





FREDRO.

Trois Médecins pour un Malade

Voici la principale scène de l'amusante comédie du Comte Fredro le Jeune, que les Amis de la Pologne ont jouée cet hiver au Lycée Louis-le-Grand.

M. Gaspard, malade imaginaire, attend un nouveau médecin, le docteur Rzeszko. Deux jeunes gens, venus chez lui pour la première fois, se font passer pour le Dr Rzeszko, afin d'avoir accès auprès de l'irascible malade, et M. Gaspard, ayant consenti à croire qu'ils sont homonymes, se félicite d'avoir deux médecins au lieu d'un.

M. Gaspard tend ses deux bras en croix pour se faire tâter le pouls. Zdzislaw et Ladislav ne le regardent pas et consultent les ordonnances. Silence. M. Gaspard, fatigué, laisse retomber les bras et regarde ses docteurs avec anxiété.

M. GASPARD. — Hein ?... Quoi ?... Vous vous taisez ?... Mon cas est mauvais ?... Mais parlez, Messieurs...

ZDZISLAW, comme réveillé. — Mauvais ?... Mais non ! vous êtes bien portant.

M. GASPARD. — Quoi ? je suis bien portant ?

ZDZISLAW. — C'est-à-dire : pas tout-à-fait.

LADISLAS. — Oui, c'est cela : pas tout-à-fait.

(Tous les deux lui tâtent le pouls)

ZDZISLAW. — Hum... hum...

LADISLAS sur un autre ton. — Hum... hum...

M. GASPARD inquiet. — Qu'est-ce que vous remarquez ?

ZDZISLAW. — Moi, si vous permettez, je vous ferai une ordonnance. *(Il s'installe devant la table).* — *(A part)* Bien malin le pharmacien qui la comprendra ! En tout cas, je gagne du temps *(Il écrit).*

LADISLAS. — Moi, je vais vous préparer un médicament. *(A part)* Je viderai les flacons par terre, je lui donnerai de l'eau pure et il boira.

M. GASPARD se parlant. — C'est curieux, je me sens la fièvre.

LADISLAS prend un flacon de la trousse et lit. — Aconit... c'est pour transpirer... ça ne peut pas lui faire du mal *(il verse le tout dans un verre et prend un autre flacon).* Camomille, c'est inoffensif *(même jeu)* Rheum, c'est probablement rumbabarum,, très recommandé *(même jeu).* Nux... nux vomica. Hum... vomica ? Il n'y aurait pas de mal si le vomica faisait son effet *(même jeu. Il remplit le verre avec de l'eau).* S'il a pu digérer toutes ces ordonnances, je peux sans danger lui faire boire cela. *(Il tend le verre à M. Gaspard)* Avalez ça !

M. GASPARD qui a observé ses deux docteurs avec anxiété, en essuyant son front avec un mouchoir. — Mais..., Monsieur le Docteur..., comment... tout d'un coup... sans une consultation... Messieurs, cela va si vite, si brusquement... L'un écrit l'ordonnance, l'autre donne le médicament. Sans consultation, l'un peut être le contraire de l'autre...

ZDZISLAW écrivant toujours. — Cela ne fait rien, vous pouvez avaler sans crainte ce que le Docteur vous donne. *(Ladislav tend le verre)*

M. GASPARD le refuse. — Mais je voudrais que vous vous consultiez un peu tous les deux... Puisque vous êtes ici ensemble... Ça ne fera pas de mal...

ZDZISLAW. — Ce n'est pas la peine.

LADISLAS remet le verre sur la table et le cache avec le calendrier. — Mais non, ce n'est pas la peine !

M. GASPARD. — Mais je le voudrais bien... Vous êtes peut-être gênés que j'entende ce que vous allez décider, mais je suis presque sourd, du reste, vous parlerez en latin... je n'y comprends rien, ma parole... un, deux mots d'écolier, peut-être, par-ci par-là, mais que je sache de quoi il s'agit, cela non, diable, non... Alors, je vous prie, Messieurs, tenez conseil en latin... comme si je n'étais pas là...

ZDZISLAW. — Que mon collègue veuille bien me faire connaître d'abord son avis. *(A part)* : Je serai d'accord avec lui sur tous les points.

LADISLAS. — Au contraire, cher collègue ! A vous l'honneur...

ZDZISLAW. — Je vous en prie, cher collègue !

LADISLAS. — Je vous prie vraiment, cher collègue ! *(Silence)*

LADISLAS. — Alors ?...

ZDZISLAW. — J'attends...

LADISLAS assez vivement. — Mais je vous ai prié...

ZDZISLAW élevant la voix. — C'est vous que j'ai prié...

M. GASPARD. — Bon ! Ils vont en venir aux mains ! Ayez donc pitié, Messieurs, d'un pauvre malade. Ne faites pas de cérémonies... Que quelqu'un commence *(baissant la tête)* en latin...

ZDZISLAW à part. — Je suis perdu. *(Haut)* Hum !

LADISLAS. — Ego... *(à part)* Du diable s'il me souvient de rien.

M. GASPARD. — Mais parlez donc, Messieurs, parlez !

ZDZISLAW à part. — Ah ! Que faire ? Jetons-nous à l'eau *(Haut)* : Ego... credo... censeoque febram stomachialem abdomidalem intermittentem esse. *(Il regarde en dessous Ladislav pour voir quel effet a produit cette tirade).*

M. GASPARD à part. — Fe... fe... febram... stomachialem... abdomidalem... intermittendem...

LADISLAS à part. — En voilà du latin ! Est-ce qu'il se moque de moi ? Nous allons voir : *(haut)* Mihi videtur organicas functiones nervorum atacatas fuere.

M. GASPARD à part, abattu. — Acacatacas !

ZDZISLAW à part. — Fuere — m'a-t-il découvert ou plaisante-t-il ?... Attends ! *(haut)* Ego credo moribundum ?...

M. GASPARD en sursautant. — Quoi ? Moribundum ? moi... moi, je suis moribundus !

ZDZISLAW très inquiet. — Mais non..., mais non..., je

voulais dire moribundum... le malade... celui qui souffre... c'est-à-dire le patient, c'est-à-dire vous.

M. GASPARD. — Ah oui !... ouf ! (*il chancelle et tombe sur son siège en s'épongeant le front*).

LADISLAS à part. — Oh ! moribundum, moribundum, il plaisante sans doute.

ZDZISLAW à part. — Il s'égare... rien à faire, il faut dénouer cette stupide situation. (*Haut*) Si le malade le permet, je demande à parler un petit moment en tête à tête avec Monsieur le Docteur.

LADISLAS à part. — Il m'a découvert, finie la comédie ! Rien à faire, il faut capituler ! (*Haut*) Justement, je voulais le demander.

M. GASPARD à nouveau très agité. — C'est que... probablement... mon état est... dan... dan... dangereux ?

ZDZISLAW. — Oh ! pas du tout !

LADISLAS. — Vous pouvez être tout-à-fait tranquille.

M. GASPARD. — C'est bien vrai ?

ZDZISLAW. — Je vous assure.

LADISLAS. — Puisque le Docteur vous l'assure...

M. GASPARD. — Je vous crois, Messieurs, je vous crois, mais ne me laissez pas longtemps seul, car j'aurais peur. (*A part, en se levant*) : C'est curieux comme je me sens faiblir.

ZDZISLAW. — Tranquillisez-vous, Monsieur, tranquillisez-vous !

LADISLAS à part. — Puisqu'il en va ainsi. (*Haut*) : Tout se passera très bien. (*Tous les deux conduisent M. Gaspard jusqu'à la porte*).

M. GASPARD. — Mais pas longtemps, n'est-ce pas ? Euh... euh... (*il sort*).

LADISLAS. — Dans un moment nous vous appellerons.

N. B. — « Les Amis de la Pologne » vont éditer cette comédie in-extenso. Aux cercles d'amateurs qui désireraient la jouer, seront offerts 10 exemplaires, la pièce comportant 8 personnages et nous n'oublions ni le metteur en scène, ni le souffleur !

L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



LE VIRTUOSE SIGISMOND DYGAT

A MACON

Sous l'active impulsion de M. DUHAIN, le Comité de Mâcon des Amis de la Pologne a organisé avec beaucoup de succès, le 18 mars, une conférence de M. FRANCK SCHOELL. Les salons de l'Hôtel SENECÉ contenaient une assistance nombreuse et choisie venue pour applaudir l'éminent traducteur de REYMONT, qui fit revivre avec infiniment de talent quelques charmantes figures polonaises peintes par Mme VIGÉE-LEBRUN.

A CHARTRES

Notre dévoué collaborateur, M. René POIRIER, professeur de Philosophie au Lycée de Chartres, qui s'était déjà dépensé sans compter pour fonder le Comité de Chartres des Amis de la Pologne et pour organiser la Conférence de BOY, a vu ses efforts récompensés par le succès de la manifestation franco-polonaise du 22 mars. Le Théâtre de Chartres était trop petit pour contenir la foule désireuse

de témoigner sa sympathie à la cause franco-polonaise.

D'une voix prenante, Mme ROSA BAILLY exposa le rôle historique joué par la Pologne ; puis elle a exalté le patriotisme des Polonais et montré que les beaux sentiments de paix et de fraternité sont au fondement même du nouvel Etat. Des applaudissements prolongés montrèrent à Mme BAILLY que tous l'avaient comprise.

M. LEPOINTE, Inspecteur d'Académie, prononça un discours fort applaudi où il exalta le caractère pacifique de l'alliance franco-polonaise. Puis les chœurs des Ecoles Normales, sous l'intelligente direction de Mlle PICARD et de M. PALANQUE, interprétèrent des chants polonais dans un très beau sentiment.

Le célèbre pianiste polonais SIGISMOND DYGAT, donna enfin un admirable récital : sa technique et sa sensibilité lui valurent une véritable ovation. De nombreuses adhésions nouvelles vinrent consacrer la fructueuse activité du Comité de Chartres.

A LYON

M. FRANCK SCHOELL, continuant sa triomphale tournée de conférences, parla à Lyon le 23 mars. Le Comité Lyonnais des Amis de la Pologne, grâce à sa dévouée secrétaire générale, Mme BARRETT-SPALIKOWSKA, réunit une assistance nombreuse au Palais de la Bourse. La conférence de M. SCHOELL fut un véritable régal littéraire et fut chaleureusement applaudie.

AU CREUSOT

Le 24 mars, M. SCHOELL fit sa conférence « *Grandes Dames et Paysannes Polonaises* » au Creusot où il reçut un accueil enthousiaste. Des films sur la Pologne défilèrent ensuite sur l'écran et terminèrent cette brillante soirée.

A CONSTANTINE

Le dévouement de Mme VICREY donne au Comité des Amis de la Pologne de Constantine une vitalité qui s'est traduite par le succès de la conférence de M. CROZES sur la Pologne de Mickiewicz, de Kosciuszko et de Sobieski. L'abondante documentation de l'orateur montra tout ce que l'histoire de la Pologne renferme d'héroïsme, de vaillance, de douleur et d'abnégation. Cette émouvante conférence a été chaleureusement applaudie par la nombreuse assistance qui emplissait la grande salle du Foyer.

A STRASBOURG

Notre collaboratrice dévouée, Mlle KRZYZANOWSKA, a organisé le 1^{er} avril un brillant concert de musique polonaise, au Conservatoire de Strasbourg. On entendit la belle Sonate pour piano et violoncelle, de Mlle KRZYZANOWSKA, interprétée avec beaucoup d'expression par l'auteur et M. MAWET. Mlle Colette CARABIN, 1^{er} prix de déclamation du Conservatoire, récita avec un joli sentiment « Hedwige » de BERTHAUT. Au début de la soirée, M. COLLAS, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, avait fait une causerie très appiaudie sur la Pologne.



Le 26 avril, a été inaugurée l'Exposition d'Art populaire polonais, organisée par le Comité de Strasbourg des Amis de la Pologne, au Musée historique de la Place du Corbeau.

Autour du Comité des Amis de la Pologne, s'étaient groupées de nombreuses personnalités françaises et polonaises : MM. STARZEWSKI, premier secrétaire de l'Ambassade de Pologne ; NIEDUSZYNSKI, Consul de Pologne ; PFISTER, Recteur de l'Université de Strasbourg ; DELOIGNE, Procureur de la République ; MIROSLAV CÉRY, Consul de Tchécoslovaquie ; ELIARD, Directeur de la Banque de France ; LAMARCHE, Proviseur du Lycée Kléber ; Mme la Comtesse ZAMOYSKA, venue tout exprès de Varsovie, etc...

Pendant toute la durée de l'Exposition, un nombreux public vint admirer les créations du génie artistique du peuple polonais, et tous les objets exposés furent rapidement vendus.

Cette magnifique organisation, en présentant une documentation de premier ordre, a fortement contribué au rapprochement franco-polonais en Alsace, et il convient de féliciter chaleureusement le Comité de Strasbourg des Amis de la Pologne de son succès, et en particulier M. HUGO HAUG, secrétaire général de la Chambre de Commerce, et M. HUBERT GILLOT, Professeur à la Faculté des Lettres.

A CHERBOURG

Avant de regagner Gdynia, le navire de guerre polonais « Wilja », actuellement en rade de Cherbourg, a organisé une manifestation franco-polonaise à laquelle prirent part un grand nombre de personnalités françaises et polonaises, et, en particulier, le Général VÉRILLON, Président du Comité de Cherbourg des Amis de la Pologne.

GROUPES SCOLAIRES

A Sains-en-Amiénois

Nous avons eu le plaisir de prêter une série de projections photographiques à M. HOULLIER, instituteur de Sains-en-Amiénois (Somme).

A Calcatoggio

Nous avons envoyé une série de vues sur la Pologne pour illustrer quatre conférences de M. ALESANDRI, directeur d'école à Calcatoggio (Corse).

A Puylaurens

Le 16 avril, M. GALIBERT, directeur de l'Ecole libre de Puylaurens (Tarn), a fait une conférence qui était accompagnée de projections photographiques que nous lui avons prêtées.

A Corrèze

Nous avons prêté une série de projections à M. MONÉGER, instituteur à Corrèze (Corrèze).

A Wissembourg

M. PERRIN, directeur d'école à Wissembourg, a illustré une de ses conférences sur la Pologne avec quelques-unes de nos projections.

A l'école de la rue Buffault

Nous avons prêté une série de vues sur la Pologne pour illustrer une conférence de la Directrice de l'Ecole de jeunes filles de la rue Buffault, à Paris.

A Tulle

Nos vues sur la Pologne ont été projetées dans les différentes écoles de Tulle.

A Soye

L'instituteur de Soye a illustré une causerie sur la Pologne avec des projections que nous avons eu le plaisir de lui prêter.

A Lyon

Un groupe scolaire des Amis de la Pologne vient de se constituer à l'Ecole Normale d'institutrices de Lyon et nous a déjà envoyé une somme de 20 francs.

A Rennes

Par l'intermédiaire de Mme DUBOURT, professeur, l'Ecole primaire supérieure de jeunes filles de Rennes, en nous demandant des brochures, nous a envoyé la somme de 50 francs pour aider à nos éditions.

A Hazebrouck

M. RIVART, directeur d'école à Hazebrouck, nous a demandé de lui prêter une série de projections photographiques pour illustrer les causeries qu'il a faites sur la Pologne.

A Lieuray

Nous avons été heureux de faire un envoi de brochures à Mme la Directrice de l'Ecole libre de Lieuray (Eure).



NOS ÉDITIONS

L'Industrie et les Transports en Pologne

On sait que, depuis la résurrection de la Pologne, les techniciens de ce pays, qui étaient obligés avant la guerre de s'affilier à des associations étrangères, ont reconstitué des groupements professionnels purement nationaux qui font preuve d'une grande activité intellectuelle. Leurs revues techniques telles que : « Przeglad Elektrotechniczny », « Czasopismo techniczny », etc., paraissent régulièrement et présentent un intérêt croissant.

Depuis plusieurs années déjà, la Société des Ingénieurs civils de France s'est rapprochée de la « Stowarzyszenie Technikow » de Varsovie, et en 1925, ces deux Sociétés ont créé, en Pologne, un groupement franco-polonais d'Ingénieurs affilié à la Société des Ingénieurs Civils de France et comptant plus de cent membres. Les liens de solidarité affectueuse entre ingénieurs français et polonais se sont ainsi affirmés et, en 1927, le groupement franco-polonais de la Société des Ingénieurs Civils de France a délégué plusieurs de ses membres à Paris où ils ont été l'objet d'une réception intime de la part de la Société des Ingénieurs Civils de France.

A cette occasion, une séance consacrée aux « Voies de communication en Pologne » a eu lieu en Juillet 1927. Les communications présentées au cours de cette séance viennent d'être réunies dans une plaquette extraite du Bulletin de la Société des Ingénieurs Civils. Les « Amis de la Pologne » ont cru de leur devoir d'aider à la diffusion de cette brochure. Ils espèrent que l'intérêt éveillé grâce à eux par les questions intéressant la Pologne parmi ceux des intellectuels français dont l'ac-

tivité est plus spécialement littéraire et artistique sera reconnu également et de plus en plus dans les milieux scientifiques et techniques.

Le rapprochement des représentants des classes cultivées des deux pays amis sera ainsi plus complet et ce rapprochement est indispensable au maintien des traditions de solidarité comme au plein développement des deux nations dont les intérêts politiques, économiques et moraux sont intimement liés.

Les « Amis de la Pologne » enverront à qui leur en adressera la demande, l'intéressante plaquette : « L'industrie et les Transports en Pologne ».

..

Dans le Bulletin annuel de l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres, Mesdemoiselles Streicher et Verrieux, qui ont pris part au voyage des A. P. en Pologne en 1927, ont relaté leurs impressions de touristes en deux articles qui ont fait l'objet d'un tirage à part. Nous reproduisons dans ce numéro l'article vibrant et profond de Mlle Streicher, professeur de Sciences ; Mlle Verrieux s'est attachée à décrire « Les richesses industrielles de la Pologne ».

Il nous reste de cette édition quelques exemplaires pour ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous les demander.



POUR NOS ÉDITIONS

Nous exprimons notre vive gratitude au Conseil d'Administration des Mines Domaniales de potasse d'Alsace, qui a voté, sur la proposition de son éminent directeur, M. DE RETZ, une subvention de 2.000 francs pour nos éditions.

Nous l'exprimons aussi à la Direction des Etablissements SCHNEIDER, du Creusot, qui nous ont fait remettre par M. MGARD, directeur de l'Enseignement technique, à l'occasion de la belle conférence donnée au Creusot par Franck Schœll, et pour nos éditions, une somme de 500 francs.

Nos cordiaux remerciements aux donateurs d'avril :

Les A. P. du Lycée Jules-Ferry (par Mme CRUSSAIRE, 2^e versement) : 25 fr.

Les A. P. du Collège Ste-Barbe (par M. NOUVEL, nouveau versement) : 15 fr.

Les A. P. du Lycée Fénelon (par Mlle POLLET, nouveau versement) : 10 fr.

Le Comité des « Amis de la Pologne » à Alger : 50 fr.
M. H. BLOUD : 30 fr.

Les A. P. du Collège de Béthune : 6 fr.

M. Henry POLLET, Mlle RAMBAUD, Mlle LAVAL : chacun 15 fr.

Les A. P. de l'Ecole Normale d'Institutrices de Digne : 20 fr.

Recueilli par Mme KORZENIEWSKA : 45 fr.

Les A. P. de l'Ecole d'Agriculture de Grignon (nouveau versement) : 83 fr.

Les A. P. du Collège de Jeunes Filles de Cherbourg (par Mme LAUMONIER-LORY, nouveau versement) : 32 fr.

Les A. P. de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Laval (par Mlle GLINCHE) : 35 fr.

Mme TOURMAMANTZ : 20 fr.

M. THURIN (Cluses) ; Mlle G. DÉMORÉ (Laval) ; Mlle HELD (Angers) ; Mme FINAS : chacun 10 fr.

M. VINCENOT, M. BELTETTE, M. FANE (Chartres), M. SZCZEMAKOWSKI, Mlle MALGRAT (Aurillac), M. PELLETIER (Neuilly) : chacun 5 fr.

L'Ecole Normale d'Institutrices de Coutances : 7 fr.

Les A. P. de l'Ecole primaire supérieure de filles à Rennes (par Mme DUDOUIT) : 50 fr.



Dans votre Bibliothèque Polonaise...

vous pouvez mettre les études suivantes, que les « Amis de la Pologne » vous adresseront sur simple demande :

MICKIEWICZ, *Pages choisies* ;

ZEROMSKI, *Pages choisies* ;

REYMONT, *Quelques pages* ;

Marie KONOPNICKA, *Les Méaventures du savant Babiliverne* ;

— *Le Paysan Gratton et ses amis les gnômes* ;

Aurélié WYLEZYNSKA, *Jeunes Poètes Polonais* ;

E. NOUVEL, *Sobieski* ;

— *Kosciuszko* ;

— *Poniatowski* ;

Rosa BAILLY, *Petite Histoire de Pologne* ;

— *Histoire de l'Amitié franco-polonaise* ;

— *Bydgoszcz* ;

S. P. KOCZOROWSKI, *Un grand historien, Lelewel* ;

M. DE VAUX-PHALIPAU, *Budystn* ;

Marcelle WEISSEN-SZUMLANSKA, *Dans les campagnes polonaises* ;

J. DIDELOT, *La Marine de l'Aigle Blanc* ;

S. ROMIN, *Pilsudski* ;

Dr Henri BON, *Un itinéraire en Pologne*.

Boy, *Mes Confessions*.

Que nos abonnés, en renouvelant leur abonnement, veuillent bien nous indiquer lesquels de ces ouvrages ils désireraient recevoir, et quelles études ils souhaiteraient voir éditer.



Cours de Français

Nous signalons aux Polonais et aux Polonaises qui désirent passer l'été en France, l'existence de Cours de langue, d'histoire et de littérature françaises à l'Université de NANCY, pendant les mois de juillet, d'août et de septembre.

Ils sont certains de rencontrer un accueil très cordial près de la population de la grande ville lorraine où les souvenirs du Roi STANISLAS LESZCZYNSKI sont encore très vivants.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Office de renseignements de l'Université, 13, Place Carnot à NANCY.

LES AMIS DE LA POLOGNE

Président : M. Louis MARIN, Ministre des Pensions ;
Vice-président : M. Robert SÉROT, député ;
Secrétaire générale : M^{me} Rosa BAILLY ;

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER ;
Déléguée générale à Varsovie : M^{me} SEKOWSKA ;
Déléguée gén. en France : M^{lle} Hélène KRZANOWSKA ;
Secrétaire-adjoint : M. Ph. POIRSON.

COMITÉ D'ACTION SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE. — *Président* : M. NOUVEL, Préfet des Etudes à S^{te}-Barbe ; *vice-présidents* : M. DURAND (S^t-Louis) ; M. HUREY, Insituteur ; *secrétaire générale* : M^{lle} POLLET (Fénelon) ; *trésorier* : M. TRESSE, Inspecteur général ; *délégués* : M. VERNIER M^{lle} PIEDZICKA.

COMITÉ DU QUARTIER LATIN. — *Directeurs* : MM. POIRSON, SOUTY, CLÉMENT, M^{lle} DE LA CHASSAGNE.

COMITÉ DE RÉCEPTION. — *Directeurs* : Prince de MEDICIS ; M^{mes} DE VAUX-PHALIPAUX, AMEUILLE, PAPILLAULT (Henriette Hervé).

SECTION D'ÉTUDES. — *Directeur* : M. CHARLES-HENRY.

SECTION D'ART DRAMATIQUE. — *Directeurs* : MM. Paul OETTLY, de l'Odéon, et J. KROCZYNSKI.

SECTION DE TOURISME. — **SECTION CINÉMATOGRAPHIQUE.** — **FRÈRES D'ARMES FRANCO-POLONAIS.**

Comités et Groupements Régionaux

(SUITE)

SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY, Député, Maire ; *secrétaire générale* : M^{lle} WYSLAWSKA, Directrice du Collège ; *trésorier* : M. Paul LE TELLIER.

ARRAS. — M. MONORY.

BETHUNE. — *Déléguée* : M^{lle} GIRARDIN, Professeur.

TROYES. — *Président* : M. AUTIN, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire général* : M. LAURENT-NIWINSKI.

BOURG. —

CHALONS-SUR-MARNE. — *Vice-président* : M. Marc MILLET, Maire de Châlons ; *secrétaire général* : M. BERLAND, Archiviste départemental ; *délégué* : M. Victor GIMONET, Secrétaire de l'École des Arts et Métiers ; *trésorier* : M. ROYER.

EPERNAY. — *Délégué* : M. Paul EVÈQUE.

COMMERCY. —

REIMS. — *Président* : M^e MERKLEN ; *secrétaire* : M^{lle} PERCEBOIS.

VERDUN. — *Directeur* : M. GOUZE, Principal du Collège.

METZ. — *Président* : M^e PLASSIART, Bâtonnier ; *vice-présidents* : M. PREVEL, ancien Maire ; M. PINON, Vice-Président du Tribunal civil ; Colonel DEVILLE ; *secrétaire général* : M^e GAUDU, Avocat ; *secrétaire adjoint* : M. FRESMAN, Greffier en chef ; *trésorier* : M. RENAULD, Banquier.

NANCY. — *Président* : M. POIRSON.

CHARLEVILLE-MÉZIERES (Comité des Ardennes). — *Président* : Général de WIGNACOURT ; *vice-présidents* : MM. DACREMONT, Avocat ; LAMBERT ; *secrétaire* : M. DELAHAYE, Froidisseur ; *trésorier* : M. BOHRER.

STRASBOURG. — *Président* : M. CARRÉ DE MALBERG, Président du Tribunal ; *vice-présidents* : MM. FENNEBRESQUE, HAUC, Secrétaire général de la Chambre de Commerce ; Hubert GILLOT, Professeur à la Faculté des Lettres ; *secrétaire générale* : M^{me} GILLOT ; *trésorier* : M. WENGER.

COLMAR. — *Président* : M^e FEHNER, Avocat ; *secrétaires* : M. DIETRICH ; M^{lle} Alice STEGER, Professeur ; *trésorier* : M. SCHAEGLIN, Juge au Tribunal.

SELESTADT. — *Président* : M. DORLAN, Conseiller à la Cour.

MULHOUSE. — *Prés.* : M. DE RETZ, direct^r gén^l des Mines domaniales de Potasse d'Alsace : *sec. gén.* : M^{lle} LEVY, agrégée d'Histoire.

BESANÇON. — *Président* : M. VILLAT, Professeur à la Faculté des Lettres.

ALGER. — *Président* : M. ROZÉE, Consul de Pologne ; *vice-présidents* : M^{lle} CWIK, Professeur honoraire d'École Normale ; M^e GORSKI, avocat à la Cour d'Appel ; *trésorier* : M^{me} ROBIN.

CONSTANTINE. — *Prés.* : M. MURAT, Administ^r des Colonies ; *vice-prés.* : M^{me} LOUSSERT ; *sec.* : M^{me} VICREY ; *trés.* : M. Paul CROZES.

BOUGIE. — *Président* : M. BONCASSE, Président de la Chambre de Commerce ; *secrétaire général* : M. Raoul TÉODORE ; *secrétaire* : M. ZANNETTACI ; *trésorier* : M^e SALFATI.

Groupes Scolaires

ÉCOLES NORMALES D'INSTITUTEURS. — Aurillac, Avignon, Chartres, Draguignan, Guéret, Le Puy, Mirecourt, Périgueux, Alger.

ÉCOLES NORMALES D'INSTITUTRICES. — Albi, Aurillac, Beauvais, Bourg, Carcassonne, Chartres, Châteauroux, Dijon, Digne, Lyon, Melun, Montpellier, Niort, Perpignan, Alger.

LYCÉES. — Charleville, Châteauroux, Chartres, Digne, Laval, Mont-de-Marsan, Nantes, Nevers, Paris (Lycée Pasteur, Lycée Saint-Louis), Pontivy, Alger (garçons), Amiens, Avignon, Mulhouse, Nantes, Oran, Paris (Lycées Fénelon, Jules Ferry), Poitiers, Rennes, Toulouse (jeunes filles).

COLLÈGES. — Bergerac, Brioude, Coulommiers, Nogent-le-Rotrou, Paris (Collège Sainte-Barbe), Remiremont, Saintes, Verdun, Vesoul (garçons), Bethune, Cherbourg, Coutances, La Roche-sur-Yon, Soissons, Valence, Villeneuve-sur-Lot, Alger (jeunes filles).

ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES ET COURS COMPLÉMENTAIRES. — Aurillac, Boulton-aux-Bois, Bressuire, Cannes, Cholet, Cluzes, Gizeux, Juvisy, Montiers-Salins, Paris (garçons), Nancy, Neuilly, Rennes, Salins (jeunes filles).

INSTITUTIONS LIBRES ET DIVERS. — Châteauroux (Cours Turmeau), Haubourdin (Petit Séminaire), Nîmes (Institution A. Daudet), Paris (École Massillon), École d'Agriculture de Grignon, École Normale des Arts du Dessin, Institut Electro-technique de Toulouse.

En collaboration avec :

Le Groupe Parlementaire des Amis de la Pologne
Les Amis de la Pologne en Belgique
La Société Italo-Polonaise



Les Amitiés Polono-Suisses
Les Amis de la France en Pologne
Les Sociétés Polono-Françaises